

KWON Jeong-hyun

LA LANGUE ET LE COUTEAU

Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee avec la collaboration de Lucie Modde

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE L'INSTITUT CORÉEN
DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE (LTI KOREA, SÉOUL)



Éditions Picquier

I

Un jour, un petit garçon est né sur un billot puant le sang.

Il s'appelait Wang Caiban¹, c'était mon père. C'était un petit homme d'à peine un mètre cinquante-deux, de l'ethnie Yi. Il avait un corps en forme de patate et sa tête était particulièrement grosse, comme celle d'un artichaut. Sur son front fuyant, des petites rides frémissaient comme une bouillie de riz gluant ; ses lèvres, qui se contractaient nerveusement chaque fois qu'il goûtait un plat, exprimaient une insatisfaction perpétuelle. La peau de son cou et de son menton était toute plissée et, lorsqu'il riait, sa tête disparaissait dans ses épaules, ce qui lui avait valu le sobriquet de Chenille de la part de ses collègues.

Mon père voulait être le meilleur cuisinier de Canton. Chaque jour, avant l'aube, il grimpait à toute allure sur une colline à l'ouest de la ville qui surplombait le delta de la rivière des Perles. Au sommet se trouvait l'hôtel de la Rivière des Perles, un établissement de style ultra moderne intégralement peint en blanc. Le restaurant était au premier étage. Mon père entrait par la porte arrière de la cuisine, allumait les fourneaux, faisait chauffer l'eau et, quand elle bouillait,

1. En chinois, ce nom signifie « planche à découper ».

y versait du riz qu'il touillait en marmonnant : « C'est moi le meilleur cuisinier de Canton. Moi et personne d'autre ! »

Mon père était destiné à être cuisinier dès sa naissance. Croyez-moi ou non, son premier cri avait retenti sur un billot sanguinolent taillé dans un tronc d'arbre. D'après plusieurs témoins, il avait alors autant de vigueur qu'un coq sur un perchoir – du moins c'est ce qu'il nous racontait. Sa mère, elle, accroupie à côté, le placenta à moitié expulsé, y avait laissé la vie. Le cordon reliait solidement le nourrisson à sa mère ; comment le nouveau-né avait-il pu monter sur un billot de trois fois sa taille ? Personne ne l'a jamais compris. C'était probablement sa mère qui avait rassemblé ses dernières forces pour le poser là, mais mon père refusait cette explication. Le 1^{er} janvier de chaque nouvelle année lunaire, il nous racontait à moi et ma mère son fait d'armes : « Hélas, ma mère m'a mis au monde dans un lieu grouillant des chiens affamés. Ses contractions l'ont poussée à aller chercher la vieille dame qui servait de sage-femme au village voisin, mais ses jambes l'ont abandonnée au niveau des huttes en terre du quartier des bouchers... Quelle malchance ! Pour survivre, j'ai dû grimper sur un endroit en hauteur, qui s'est avéré être un billot. Si si, c'est la vérité ! »

Personne n'utilisait cette phrase plus souvent que lui. Mon père concluait toutes ses interventions par ce « Si si, c'est la vérité ! » pour bien souligner qu'il n'inventait rien, alors qu'il exagérait tout le temps. Un jour qu'un voisin avait découvert des bouts d'os de dinosaure sur son terrain, là où il faisait construire sa maison, mon père a prétendu qu'il s'agissait d'os de dragon, ceux dont on parle dans les légendes. Et

lorsque les impérialistes japonais ont mis les pieds en Mandchourie, il a clamé haut et fort qu'ils étaient déjà arrivés à Pékin.

Comme il aimait le rappeler, mon père était bel et bien né dans un lieu grouillant de chiens. Là-dessus au moins, il ne mentait pas. Il est venu au monde dans le village de Mudan, à côté de la ville de Nanning. Ce village fournissait plus de trois mille carcasses de chiens lors de la fête de la viande de chien, qui a lieu tous les 21 juin à Yulin, dans le Guangxi. Chaque année, plus de trente mille chiens étaient tués à cette occasion. A l'approche du solstice d'été, de nombreux marchands arrivaient à Mudan dans leur charrette à bœuf ou à cheval pour commander les morceaux qu'ils souhaitaient. Pas plus que les autres, le billot sur lequel mon père avait vécu ses premiers instants n'avait le temps de sécher : chaque jour, des dizaines de chiens étaient décapités et dépecés sur sa surface plane. Certains arrivaient parfois à s'évader de leur enclos et allaient se cacher dans la forêt environnante, avant de revenir au village et de tuer des enfants, comme pour se venger. C'était la raison pour laquelle ma grand-mère avait lutté contre la mort qui l'envahissait pour hisser son bébé sur le billot.

Ce billot se trouvait dans la cour de la cabane de deux pièces d'un jeune couple. Taillé dans un tronc de jujubier de plus de quarante centimètres de diamètre, il était très solide. Il n'était pas difficile d'imaginer ce qu'avait pu ressentir ce couple souffrant de ne pas pouvoir avoir d'enfant en entendant un bébé vagir sur le pas de leur porte. Ils l'avaient recueilli et avaient pris soin de lui comme si c'était leur propre fils. Dès qu'il avait su marcher, l'enfant était monté tout seul sur le billot sans que personne ne le lui demande. Le couple

en avait été abasourdi. Quand il avait su parler, mon père avait jeté son dévolu sur le *kandao*, le hachoir grossier qui sert à couper les os des cochons et des chiens, qu'il s'était mis à brandir en disant : « Ça, c'est un bon couteau, et maniable en plus ! »

Une fois adolescent, mon père vola à ses parents adoptifs l'argent de leur commerce qu'ils cachaient dans une armoire et partit pour Canton. Il venait tout juste d'entrer au lycée. Personne ne savait précisément ce qu'il avait fait en arrivant. Chaque fois qu'on lui posait une question gênante, il toussotait ou clignait des yeux et répondait à côté. Le récit héroïque de mon père sautait ainsi directement du billot de ses parents adoptifs à la cuisine de l'hôtel de la Rivière des Perles. A trente-trois ans, il devint le meilleur second de cuisine du restaurant chinois de cet hôtel fondé par un Français, et « honorablement », selon ses propres termes.

« Quand j'y repense aujourd'hui, cela a été la meilleure période de ma vie. C'est là-bas que j'ai rencontré ta mère, d'ailleurs. Pour être tout à fait honnête, elle n'était pas si belle que ça... A l'époque, Canton regorgeait de belles femmes, tu n'as pas idée. Le restaurant accueillait chaque jour plus de trois cents clients. Nous étions plus de vingt cuisiniers. Je ne dis pas pour le reste, mais en matière de viande de chien, j'étais le meilleur. Je faisais cuire à feu doux de petites tranches de viande enveloppées dans des feuilles de menthe et je les servais avec de la pâte de soja pimentée ; le parfum de la menthe sur le bout de la langue était à tomber par terre et le jus de viande qui se répandait dans la bouche était d'une perfection sans égale. C'était un mets divin, digne d'un immortel taoïste. Un plat avec du lapin, qui est une

viande beaucoup plus forte, ne pourrait prétendre à une telle noblesse ; je ne parle même pas de la viande de porc, qui est bien trop grasse. Le bœuf et le poulet, qu'on confie souvent aux apprentis, sont des viandes tellement banales que même les mendiants de Canton n'en veulent pas. La viande de chien, elle, est toujours en tête du menu. Si le dieu du ciel me demande de choisir un plat avant de mourir, ce sera sans hésiter du *qingtang gourou*, de la viande de chien cuite à la vapeur. »

Mon père aurait-il aimé crier *qingtang gourou* avant de mourir ?

Il n'a malheureusement pas eu cette chance, car il s'est brisé le cou sans avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Il serait peut-être exagéré de dire que la faute en revient au billot de ses parents adoptifs ; pourtant, c'est bien ce qui a causé sa mort. Tout au long de sa vie, mon père a toujours regardé devant lui, c'est ainsi qu'il est devenu second de cuisine à l'hôtel de la Rivière des Perles. Il a mené une existence paisible jusqu'à ses quarante-cinq ans. Même quand la Chine était en proie à la guerre civile et que les impérialistes japonais semaient le chaos partout où ils passaient, sa situation n'a pas changé. Alors qu'à l'autre bout du pays, une guerre meurtrière faisait rage, les gens continuaient à vivre et manger comme si de rien n'était. Voilà à quoi ressemblait le quotidien des Cantonais.

Au mois de mai de l'année de ses quarante-cinq ans, mon père reçut un télégramme de Mudan. Le message disait que le logis de ses parents adoptifs avait été incendié et que le vieux couple avait péri dans les flammes ; les villageois s'étaient réunis et avaient

désigné mon père comme héritier. Il n'héritait pas d'une fortune mais l'aubaine était incroyable. Le vieux couple n'avait visiblement parlé à personne ni de son vol, ni de sa fugue. Excité par cette chance qui s'offrait à lui, mon père se rendit à Mudan avec moi. « Tu sais, la vie réserve parfois de belles surprises. » Mais ma première impression de Mudan me causa un tel choc qu'aujourd'hui encore, j'ai du mal à l'effacer.

Notre trajet en train pour rallier Nanning dura deux jours entiers. De là, nous montâmes dans une voiture à cheval qui nous amena au *xian* de Pu'er. Une fois arrivés, nous laissâmes la voiture et marchâmes pendant une demi-journée sur un chemin de montagne boueux, un raccourci d'après mon père. J'avais grandi en ville et je n'avais encore jamais été confronté à un voyage aussi pénible : c'était la toute première épreuve de mon existence. La mousson était terminée mais l'air était encore très humide ; sous mes pieds, des jeunes pousses de roseau déterrées par les fortes pluies entravaient ma marche. Parfois, des oiseaux gris plus gros que des poules se sauvaient devant nous à toute vitesse en battant bruyamment des ailes. Au loin, des aboiements cacophoniques nous parvenaient comme en écho. Le vacarme s'intensifia dès que nous passâmes de l'autre côté d'un petit sommet rocheux.

« Derrière ce versant, en s'enfonçant plus loin dans la montagne, se trouve un petit sanctuaire à la gloire du général Guanyu. La chamane de ce lieu aurait recueilli ta grand-mère encore enfant et l'aurait emmenée partout où elle allait, comme si c'était son assistante. Les jours de fête, beaucoup de gens venaient prier au sanctuaire – les humains ont toujours des vœux à se faire exaucer. Ta grand-mère a dû fricoter avec un de ces visiteurs, qui est devenu ton grand-père. Tu comprends ce que

ça veut dire? Quand tu seras grand, ne cherche pas à retracer ton arbre généalogique.»

Mon père racontait ses histoires, que je l'écoute ou pas. Mudan était un gros village de plus de deux cents foyers. A vrai dire, le terme de village n'est pas le plus adapté: les maisons, divisées en huit quartiers, s'étaient étalées sur les deux versants d'une large vallée. De haut, cela faisait comme les huit pétales rouges d'une pivoine. Mais l'image radieuse de la fleur s'arrêtait là: l'odeur âcre du sang, omniprésente, m'emplissait les narines dès notre arrivée. La fête de la viande de chien venait de se terminer et les restes des cadavres pourrissaient partout où ils étaient en contact avec de l'eau.

La même scène nous attendait devant la hutte incendiée de mes grands-parents. Ils avaient dû travailler à préparer la viande jusqu'au moment ultime: les tendons et les intestins qui traînaient par terre attiraient les mouches et toutes sortes d'insectes. Une tête de chien trônait sur le billot, ses yeux enfoncés dans leurs orbites creuses brillant de la haine d'avoir été décapité si brutalement. N'osant pas affronter ces prunelles noires qui, au-dessus d'os blancs de peur, avaient dû fixer l'instant de la mort d'un regard furibond, je détournai la tête. Un nuage de moucheron allait et venait frénétiquement autour de sa langue violette qui pendait de tout son long. Les pétales de pivoine que j'avais cru voir de loin étaient un enfer où les cris de douleur des chiens étaient transformés en repas de fête.

Durant les quatre jours que dura notre séjour, mon père s'occupa d'organiser la cérémonie funéraire du vieux couple. Aux yeux des villageois qui nous rendirent visite, mon père était tout sauf un salaud qui avait fugué en emportant avec lui les économies de ses

parents adoptifs. Il se comportait comme un fils qui regrettait sincèrement leur mort, allant jusqu'à fondre en larmes régulièrement. Qui aurait pu le soupçonner ? En bon comédien, mon père savait s'adapter aux circonstances. Il aimait tant préparer le *huoguo*, cette fondue chinoise dans laquelle on fait mijoter des tranches de viande, des champignons et des légumes que l'on trempe dans une sauce avant de les manger, qu'il nous en servait à chaque fête traditionnelle. Il attendait que nous soyons tous attablés pour citer la maxime « La mer accueille tous les fleuves en son sein » en nous expliquant qu'elle illustrait ce plat à merveille parce qu'on peut tout mettre dans un *huoguo*... tout sauf la Grande Muraille, comme il aimait le dire. Il pensait être aussi accueillant que ce plat mais cette largesse ne s'adressait qu'aux cuisiniers de l'hôtel et aux femmes vaniteuses en quête de plaisirs gustatifs inconnus.

En quittant Mudan, mon père voulut emporter avec lui le fameux billot, sans m'expliquer pourquoi. Peut-être avait-il l'intention de le ramener à la cuisine de l'hôtel pour se vanter ? La première impression que l'objet me donna fut celle d'une solidité impénétrable. C'était comme s'il était rempli de fonte et pouvait résister à n'importe quelle lame de couteau. Il trônait, immobile, dans un coin de la cour, comme la femme changée en pierre de la légende¹. Il me fit penser à un ours gris assis sur une souche d'arbre, rassasié et somnolent. Il était lourd et volumineux, difficilement transportable, notamment sur des routes de montagne. Mon père paya fort cher une voiture à

1. Une légende coréenne raconte qu'une femme attendit son mari tellement longtemps qu'elle finit par être changée en pierre, incarnant par là la vertu de la fidélité. (N.D.T.)

cheval sur laquelle il chargea le billot et les rares autres objets de valeur ayant appartenu à ses parents. Une fois sorti du village, il se mit à siffloter un air folklorique Yi qu'il avait l'habitude de fredonner.

*Des fleurs s'épanouissent le long du chemin
Dans les arbres les fruits attendent d'être récoltés
Cher visiteur vous qui venez de loin
Ne partez pas, restez à mes côtés*

Après avoir laissé derrière nous les effluves de sang de Mudan, nous nous engageâmes dans une forêt touffue. Tout à coup, notre cheval montra des signes d'agitation. Mon père proposa une pause au cocher. Nous descendîmes de la charrette et allâmes vider nos vessies au bord d'une falaise. Dès que nous fûmes réinstallés dans la voiture, le cocher fouetta le dos de sa bête qui se cabra comme si elle avait vu un escalier invisible. La voiture se détacha et dégringola dans le fond de la vallée. C'est la dernière image qui s'imprima dans mon esprit avant que je sois éjecté du véhicule. Ma tête heurta un pin et je perdis connaissance. Seuls le cocher et moi survécûmes ; mon père, lui, se brisa la nuque et mourut sur le coup.

Voilà dans quelles circonstances absurdes j'ai perdu mon père. Comment suis-je rentré à Canton ? Je ne m'en souviens pas très bien. J'ai dormi deux jours d'affilée ; lorsque je me suis réveillé, j'ai découvert à mon chevet le billot et son odeur âcre. Maintenant que j'y repense, j'aurais dû laisser dans cette vallée ce vieux morceau de bois imbibé de sang et de toute la colère éprouvée par des âmes s'efforçant de repousser leur mort au moment même où elles se faisaient décapiter d'un coup de couteau. J'aurais dû abandonner ce

maudit billot et les soupirs qu'il abritait, ceux poussés par les victimes des soldats de l'empire se déchaînant sur le continent comme une tempête et y perpétrant des massacres sanglants à coups de fusil et de sabre. Je ne suis pas si différent de ces ingrédients attendant sur une planche à découper d'être cuisinés pour satisfaire les papilles d'un autre. Pourrai-je vraiment échapper à la lame tranchante du couteau prête à s'abattre sur moi comme une rafale?

Au QG, chaque journée commence par un vacarme inutile.

Le bruit des pas de mon aide de camp qui me tire du sommeil, les cris outranciers des officiers qui reçoivent des rapports militaires dans leur poste de commandement, les bruyants coups de sifflet du train Daeryuk qui rallie Pusan en à peine trois jours, le galop des chevaux de la cavalerie se préparant au combat, le boucan des moteurs des camions de type 94 sollicités pour telle ou telle opération, le croassement agaçant des corbeaux perchés à un angle du *tenshu* – il y a deux semaines, j’ai ordonné à une sentinelle de les abattre mais d’autres sont revenus, je ne sais d’où ; le soldat était nul en tir et a gaspillé soixante-dix balles – ainsi que, à l’étage du dessous, les claques que Takahashi, le général de division au caractère de cochon, donne à son aide de camp... Je vais faire déplacer son bureau.

C’est triste qu’aucune musique ne résonne dans cet univers masculin.

Les officiers n’aiment pas la musique. La seule chose qui leur fait plaisir, c’est de crier « Banzai ! » en soufflant dans leurs sifflets ou de glisser leur tête entre les cuisses des prostituées au fond de ruelles sombres en répétant *yoshi yoshi* (bien bien). C’est là leur niveau. Mais c’est normal, leur mère ne leur a jamais chanté

de berceuse. Il suffit que je dise ça pour que ma mère me manque. Je me souviens que je posais ma tête sur ses genoux quand elle faisait griller de la viande de bœuf *bungogyu* de Kyushu, harmonieusement persillée, pour qu'elle m'en glisse des morceaux dans la bouche! Je suis sûr que les mères de ces pauvres gars n'étaient pas comme ça, qu'elles ne leur chuchotaient pas affectueusement à l'oreille, pour les endormir, «Kagome, kagome, quand cet oiseau va-t-il sortir de sa cage?» comme le faisait la mienne.

Un filet de fumée monte en ondulant derrière le palais impérial où réside ce maigrichon de Puyi. Ça doit venir de la ruelle Guanchengzi, là où vivent beaucoup de Coréens. Qu'est-ce qu'ils parlent, et qu'est-ce qu'ils sont bruyants! Sauf quand ils entendent résonner les sabots de la gendarmerie; ils rentrent alors la tête dans les épaules et se dispersent. Quel ramassis de bons à rien! Ils ont encore dû se quereller et mettre le feu à une maison. Je suis la ruelle des yeux avant de contempler la plaine. Comme cela m'arrive souvent, mes pensées errent dans un passé révolu, bien au-delà du paysage. Cette manie me prend même au cours de réunions importantes. Les officiers chuchotent dans mon dos et me traitent de *bonkura*, d'idiot, mais je m'en moque. Les dirigeants sont toujours la cible de moqueries de la part de leurs subordonnés.

Grâce au développement des routes militaires, Xinjing¹ est une capitale parfaite. Quand on regarde vers Nanling depuis la place Datong, on voit des chemins qui s'étirent en diagonale comme les pinces

1. L'actuelle Changchun, alors capitale du Mandchoukouo, cet Etat fondé par le Japon dans le Nord-Est de la Chine entre 1932 et 1945.

d'un crabe. De part et d'autre des rues non goudronnées poussent des mauvaises herbes qui ont l'air de soldats en partance pour la guerre ; autour, des grands immeubles abritant les services publics se dressent aussi haut que des tombeaux royaux. Des maisons traditionnelles mandchoues en briques noires surmontées d'une cheminée sont coincées entre ces bâtiments. Non loin de là, la gare fourmille de milliers de militaires, d'ouvriers et de petits commerçants qui vont et viennent à pas pressés ; au milieu de cette cacophonie, les Chinois transportant des bagages dans leurs charrettes animent les rues jusqu'au coucher du soleil. Dire que tous ces gens mangent plus de deux repas par jour, vont aux toilettes et rigolent et bavardent entre eux. C'est fou. Est-ce parce que la plupart ne portent pas d'uniforme qu'ils sont complètement insensibles à l'abcès de la tragédie, qui suppure et répand sa puanteur juste sous leur nez ?

Yamada Otozô, dix-neuvième commandant de l'armée du Guandong¹.

Voilà mon nom et mon titre officiels. Mais je n'aime pas ce titre pompeux. Je suis le chef de ce gigantesque empire, le seigneur du *tenshu*, du donjon du château, qui cache sa peur et ses cris de terreur au fond de lui. Je suis également un fervent amateur de bonne chère et un critique d'art. J'adore me balader dans les rues bordées de restaurants réputés, loin du bâtiment du QG et de son odeur de ciment, même si la Mandchourie n'est pas vraiment renommée pour la qualité de sa cuisine. Sans ce plaisir, j'aurais rendu

1. L'armée du Guandong est une garnison de l'armée impériale japonaise créée en 1906 et dissoute en 1945, dont le quartier général se trouvait à Xining. (N.D.T.)

mon titre depuis longtemps en prétextant une quelconque maladie.

Je préfère qu'on m'appelle Mori, le prénom de mon enfance, plutôt qu'Otozô, qui laisse une impression sévère. L'exigence de mon père a fini par me forcer à choisir Otozô, mais j'aime mieux le sens du mot *mori*. A Kyushu, il veut dire «abondant»; à Kumamoto, il renvoie au mot «forêt». Il ne se passe jamais rien en forêt car la vie et la mort s'évaporent entre les larges frondaisons des arbres. Très sincèrement, je ne suis pas fait pour la guerre. A la fin de mes études dans un lycée public, mon rêve était de devenir instituteur; je voulais me faire construire un pavillon rustique de style *sukiya-zukuri*¹ dans une banlieue et, assis dos à un cerisier, décrire ainsi un jour dénudé et pâle de printemps: *Un pétale de fleur tombe, tiens, il rejaille en papillon*².

Mon bureau se trouve au huitième étage, en plein milieu du QG. Quand je regarde Xinjing depuis cette pièce, j'ai l'impression qu'elle est à mes pieds, même si je n'aime pas cette expression. J'ai vu tellement de technocrates murmurer en contemplant une carte de la région accrochée au mur, sans avoir jamais posé un orteil sur le terrain: «Ça va être un jeu d'enfants, tout ça sera bientôt à nos pieds.» Ils sont aussi ridicules qu'Ito Hirobumi qui soufflait à l'empereur en se prosternant devant lui après sa conquête de la Corée: «Sire, la Corée est à vos pieds.» Ceux qui ne comptent que sur le pouvoir de leurs épaulettes – eux plus que n'importe qui – devraient savoir que l'orgueil appelle la mort. Je ne tiens pas à entendre le coup de fusil

1. Ce style d'architecture datant de l'époque Muromachi (1333-1568) cherchait à établir une harmonie entre maisons et jardins.

2. Haïku du moine-poète Arakida Moritake (1473-1549).

d'An Jung-geun¹, dont la balle a traversé la poitrine d'Ito. Vraiment pas.

Les officiers donnent au QG le surnom affectueux de «château». Ce bâtiment, qui évoque le caractère chinois signifiant «grand», 大, ressemble beaucoup au château d'Osaka et il est presque une copie parfaite du *tenshu* de Kumamoto. L'architecte devait être un crétin originaire de l'une ou l'autre des villes voulant reproduire la gloire de l'époque Sengoku. C'est sans doute la raison pour laquelle, chaque fois que je contemple Xinjing blottie au pied de son château, un étrange sentiment de déjà-vu s'empare de moi. Ah, Kumamoto... Dès que j'entends le train s'ébranler et que je le vois cracher une colonne de fumée opaque, le mot Kumamoto s'échappe malgré moi de mes lèvres.

Lorsque j'ai, bien malgré moi, été nommé à ce poste, j'ai senti l'ombre de la mort, qui me tournait autour depuis l'enfance, s'approcher de moi et me donner des coups dans les côtes comme le méchant démon Kawataro. Les généraux susceptibles de participer à l'état-major impérial, jaloux de moi, ont vivement critiqué ma nomination. Pour eux, je n'étais qu'un officier fantoche, une marionnette. Ils n'avaient pas tort. J'ai bien été chargé d'une division pendant un temps mais je suis à l'origine un officier du corps administratif, ancien professeur d'école normale. Avant d'être enrôlé de force dans l'armée, j'étais un homme ordinaire qui enseignait la poésie et la littérature. Si on m'a rappelé alors que j'étais à la retraite depuis quatre ans, c'est vraisemblablement à cause de l'influence de mon grand-père maternel, un homme têtu, et aussi parce qu'un grand nombre d'officiers étaient vainement morts au combat.

1. Militant indépendantiste coréen. (N.D.T.)

Ces imbéciles de l'état-major de l'armée impériale ne sont bons qu'à gaspiller nos impôts! Je m'étonne qu'ils ne se soient pas encore suicidés alors que la situation militaire est au plus mal. On aurait dû fusiller tous ces vieux moustachus le 26 février 1936¹. Malheureusement, seuls les jeunes initiateurs du coup d'Etat y ont laissé la vie. Kanji² lui aussi aurait dû disparaître. Comme la guerre est ennuyeuse! Ce n'est pas parce que les gens meurent et que les bâtiments sont détruits que les guerres sont tristes. Nous savions cela en nous lançant dans cette entreprise. Si les guerres sont tristes, c'est parce que les soldats ne peuvent pas déguster les graines de soja que leurs mères font griller à la poêle lors de la fête de Setsubun. Essayez de vous souvenir de vos mères jetant des graines de soja sur le seuil de votre porte en criant: « *Oni wa soto, fuku wa uchi!* » (Dehors les démons! Dedans le bonheur!)

Toc toc. Shigeo entre.

Il pousse la porte avant même que je lui aie répondu. Cela fait plusieurs fois que je songe à muter cet abruti dans la région reculée du Fengtian, qui grouille de bandits. Mais sa manière de me saluer poliment suffit amplement à pardonner son intrusion incongrue. Il est le seul à me demander: « Mon commandant, avez-vous bien dormi? » ou « Il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas? » A côté d'officiers incapables d'articuler autre chose que les sempiternels « *Hai!* » ou « *Dotsugeki!* » (En avant!), ses phrases

1. Le 26 février 1936, un groupe de 1 500 hommes menés par de jeunes officiers ont attaqué les hauts responsables du gouvernement japonais.

2. Ishiwara Kanji (1889-1949), officier d'état-major de l'armée du Guandong, a notamment orchestré la destruction d'une portion du chemin de fer de Mandchourie du Sud en 1931, un événement aujourd'hui connu sous le nom d'incident de Mukden.

débordent d'humanité. Mais il a un vrai défaut : il est nul en tir.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? dis-je en lui faisant un signe du menton pour qu'il abandonne son garde-à-vous avant de me rasseoir.

— J'ai un rapport urgent à vous faire. De la part de Hoshino Naoki, le chef de la gendarmerie...

— Attends. Laisse-moi respirer, Shigeo, dis-je en levant une main.

— Pardon ! Que voulez-vous...

Shigeo se tait, ses yeux roulent comme ceux d'une pieuvre coincée dans un filet.

— Tu es trop impatient. J'étais en train de me remémorer des souvenirs précieux de mon enfance. Tu as violé mon intimité, tu mériterais d'être immédiatement fusillé. Mais comme tu m'as préparé une délicieuse bouillie aux germes de soja hier soir, je vais fermer les yeux pour cette fois. Seule la situation du Japon, qui menace d'être bombardé, est véritablement urgente. Tout le reste peut attendre le temps d'une cigarette.

Je deviens bavard.

— A vos ordres, répond le sergent en frappant le sol du talon.

— A ton avis, quelle va être l'issue de cette guerre ?

— La situation n'est pas optimale mais notre armée va unir ses forces autour de Sa Majesté l'empereur. Nous sommes prêts à donner nos vies...

Cet abruti me récite le discours en usage au sein de l'état-major.

— Pas de ça avec moi ! Dis-moi ce que tu penses vraiment. Toi et moi, qu'est-ce qu'on va devenir ? Et le QG ? Et l'armée du Guandong et son million d'hommes ?

Shigeo frotte son menton imberbe.

— Euh... Eh bien...

C'est un jeune homme de vingt-sept ans, grand et maigre, au teint de lait, originaire d'Hokkaido. Il est actuellement sergent ; si la guerre continue, il sera probablement promu sergent-major et devra tuer le temps en s'occupant du ravitaillement des troupes. Né à Wakkanai, à l'extrême nord de son île, c'est un vrai campagnard et un très mauvais militaire : il était toujours le dernier de sa classe dans son école de sous-officiers. Quand il avait douze ans, sa famille est venue s'installer en Mandchourie ; comme il a travaillé dans des magasins chinois, il parle couramment cette langue. Sans cette compétence, il serait un individu quelconque tout juste bon à vider les poulets dans une cantine militaire. Je dois tout de même admettre qu'il est très doué dans la préparation des en-cas nocturnes, la cantine des officiers étant fermée la nuit.

A cause de la guerre, son talent de cuisinier risque d'être gâché.

— Pour être tout à fait franc avec vous, mon commandant, j'aimerais qu'on lave l'humiliation subie lors de l'incident de Nomonhan¹. Laissez donc le destin du Japon aux mains de son état-major et élaborer ici même une stratégie afin de...

Devinant mon humeur, cet abruti s'interrompt. Ce qu'il vient de dire n'est pas l'expression d'un cœur sincère. Il préférerait sans doute que la guerre se termine au plus vite pour pouvoir ouvrir un restaurant de spécialités d'Hokkaido, son rêve le plus cher.

1. Bataille ayant eu lieu de mai à septembre 1939 entre les forces soviéto-mongoles et le Japon à la frontière entre la Mongolie et le Mandchoukouo, où l'armée japonaise connut une défaite écrasante.

L'humiliation, a-t-il dit? Je lui lance un regard glacial.

— Je suis désolé, mon commandant. Je n'aurais jamais dû oser exprimer...

— C'est ce que je t'ai demandé, non?

— Je ne comprends rien à rien, je ne fais qu'exécuter les ordres.

— Sache quand même une chose: quand on croit qu'on va perdre la guerre, c'est ce qui arrive, dis-je en laissant échapper un petit rire.

— Pardon?

— En général, ce sont les abrutis qui donnent de l'importance aux victoires idéologiques.

J'espère que Shigeo a compris le sens de cette dernière phrase.

— La guerre sera finie dans dix mois. Nous n'avons qu'à tranquillement en attendre l'issue.

Shigeo ne dit rien. Je sors une cigarette d'un tiroir de mon bureau et cherche une allumette. Shigeo se précipite, en tire une de sa poche et l'allume. Nos mentons se rapprochent l'espace d'un instant; le sien, lisse, imberbe, a tout d'une œuvre d'art, moins par cette absence de barbe que par sa courbe semblable à celle des toits du *tenshu* qui s'envolent fièrement vers le ciel. Parfois, quand il est absorbé dans ses pensées, il lève le menton et le caresse en contemplant la gare en contrebas. Pas le moindre gramme de chair superflue n'alourdit la pointe de ce beau menton légèrement incliné. Dans ces moments-là, les rayons de soleil insolents qui pénètrent par la fenêtre s'arrêtent tous sur lui, comme s'ils n'osaient aller plus loin.

— Ton menton incarne ce qu'il y a de plus beau chez l'homme.

L'imbécile recule timidement.

— Que voulez-vous dire?...

— Tous les hommes de ta famille sont imberbes?

— Non, euh...

Shigeo redevient un jeune homme timide.

— Qu'est-ce que c'est chiant d'avoir de la barbe. Ces abrutis de hauts gradés passent un temps fou à en prendre soin. Je serais eux, je lirais *Le vent se lève*. Ils veulent tous imiter Tôgô Heihachirô¹... Quels imbéciles!

— Mon commandant, permettez-moi de procéder au rapport pour lequel je suis là, intervient Shigeo en se raidissant sur ses jambes.

J'écrase ma cigarette dans un cendrier et hoche la tête.

— Tu n'as pas peur pour ta vie, à ce que je vois. Bon, dis-moi. Les gendarmes ont capturé un chef de brigands? Ils ont ratiboisé un camp de bandits coréens?

— Hier soir, la patrouille a arrêté deux individus louches.

— Deux individus louches? Qu'ils se débrouillent tout seuls! Pourquoi t'ont-ils demandé de me faire un rapport là-dessus alors que tu n'as déjà pas beaucoup dormi?

— Ils les ont arrêtés alors qu'ils rôdaient autour du palais impérial à l'aube. Les deux hommes ne portaient aucune arme et n'ont pas résisté. Ils ont été passés à tabac et laissés à moitié morts; l'un a avoué qu'il faisait partie d'une troupe de bandits, l'autre a nié jusqu'au bout, soutenant qu'il était cuisinier.

— Cuisinier? Ça alors!

1. Amiral de la marine impériale japonaise (1848-1934), héros de la première guerre sino-japonaise et de la guerre russo-japonaise.